



*Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra.
Manteau d'Homme froncé par derrière avec ouverture de manche recouverte
de demi fausses manches.*



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.
 Robe de gros de Naples garnie de volans et d'agraffes, fichu de tulle,
 Chapeau de velours orné d'une croix et de deux aigrettes, des magasins
 de M^{me} Mure.

(VII^e ANNÉE.)N^o XXIX.—TOME XIII. 225

25 NOVEMBRE 1827.

PETIT COURRIER DES DAMES

ANNONCES



DES MODES,



Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

Prix de l'abonnement	{ pour trois mois.....	9 fr.
	{ pour six mois.....	18
	{ pour l'année.....	36

50 cent. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. id. pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

LORSQU'A deux ou trois heures de l'après-midi quelques rayons de soleil viennent encore avertir nos élégantes que le moment de leurs dernières promenades est arrivé, les plus brillans équipages se croisent dans la rue de Rivoli : les uns poursuivent leur course au-delà des Champs Élysées, et vont étaler leur luxe et leurs antiques armoiries

12 fév. 200

dans les allées du bois de Boulogne; d'autres plus modestes, sans chiffres et sans livrées, s'écartent paisiblement vers la lisière du bois, et vont, dans la solitude, goûter tous les avantages d'un air libre et pur. Souvent l'un et l'autre, terminant leur but, reviennent s'arrêter ensemble devant la même grille des Tuileries. Aussitôt les plumes du chasseur voltigent devant l'écusson couronné, la portière s'ouvre, le marche-pied se déploie, un pied élégamment chaussé se présente, puis un bas de robe de popeline, où brille le talent des brodeuses, puis une palatine, sur laquelle la légèreté du marabout remplace le duvet du cygne, puis le voile de blonde attaché aux bords d'une capote de satin blanc; enfin, on voit descendre une femme riche de toutes les ressources de la toilette, belle de tous les prestiges de l'art. Elle est suivie d'un homme qui porte sur sa poitrine les insignes des grandeurs, sur sa physionomie l'expression de l'ennui, et, dans son maintien sévère, le témoignage des droits qu'il semble avoir sur celle qu'il accompagne; l'un et l'autre s'avancent gravement vers la foule des promeneurs, tandis que, de la voiture modeste qu'ils avaient précédée, vient de s'élancer un jeune homme qui, vif et gracieux dans ses moindres mouvemens, s'empresse d'offrir sa main à une jolie personne qui, sans s'inquiéter si son chapeau en velours noir se heurte sur la portière, si les rouleaux de satin, qui bordent sa douillette de gros de Naples, s'accrochent au marche-pied, si son boa tombe de ses épaules sur la roue, se précipite en riant, et, d'un air de bonheur, va traverser tout ce monde qui semble bien peu fixer son attention : toute à son aimable compagnon, elle se plaît à ce qu'il raconte, sourit à ce qu'il propose, s'intéresse à ce qu'il observe, et se trouvant bientôt auprès du couple dont nous avons parlé, offre aux observateurs de mœurs la comparaison d'un mariage de quinze jours avec un mariage de quinze ans, et aux observateurs de modes, celle d'une élégante toilette et d'un joli négligé.

— On voit quelques élégantes porter, au matin, des redingotes en satin noir, nouées sur le devant par cinq ou six gros nœuds en satin; pour pèlerine une grande blonde rabattue attachée sous une ruche qui entoure le cou; pour

chapeau quelques jolies capotes en satin ou en moiré de couleur, posées sur un petit bonnet de blonde noué avec des barbes.

— Nous avons remarqué aux théâtres plusieurs bérêts en velours vert, garnis de rubans de gaze blanche brochés en argent; d'autres ayant pour ornemens de grandes coques en rubans en tissu d'or ou d'argent. Nous citerons aussi un berret en velours ponceau, orné de deux paquets d'avoine d'or, dont un attaché au-dessus du fond du berret du côté droit, et donnant beaucoup de hauteur à la coiffure, l'autre attaché du côté opposé, sur le bord du berret, et tombant en manière de plumes sur la joue.

— Les chapeaux en satin rayé, qui n'ont jamais été très-recherchés, s'aperçoivent cependant encore sur beaucoup de femmes qui ne visent point au superlatif de la mode. On en voit de jolis dans leur genre : ceux roses rayés noir, doublés en noir, et ornés de rubans noirs et roses accolés ensemble, sont les plus gracieux que nous ayons vus.

— Les manches longues, que les femmes frileuses mettent dans cette saison dessous leurs manches claires, sont d'un tissu de cachemire tellement fin, qu'elles offrent l'avantage de dessiner le bras parfaitement, d'y apporter beaucoup de chaleur, et d'être imperceptibles à l'œil le plus clairvoyant. On emploie le même tissu pour les bas de dessous.

— On voit des mérinos brochés à l'instar des stuffs anglais, mais cette étoffe, étant beaucoup plus souple que le stuff, est bien mieux convenable au système d'habillemens à plis que nous avons adopté.

— Nous avons vu une robe en mérinos couleur ventre-de-biche, garnie de trois biais de gros de Naples de la même couleur; au-dessus de ces biais, qui n'étaient que de la hauteur de quatre doigts, était un petit rouleau de gros de Naples, entouré d'une grosse ganse perlée qui serpentait tout autour. La ceinture qui devait accompagner cette robe était formée par un biais de gros de Naples, garni des deux côtés d'une ganse perlée terminée par deux glands, destinée à être nouée sur le devant de la taille, et de longueur à tomber jusqu'aux genoux.

— Les coiffures sont toujours d'une hauteur démesurée. Nous rétrogradons vers nos anciennes modes chinoises.

ESQUISSES MORALES ET PHILOSOPHIQUES.

L'ÉLECTEUR.

Depuis huit jours, M^{me} Devigny, femme d'un marchand de soieries de la rue des Bourdonnais, a perdu l'empire qu'elle exerçait dans sa maison. Son mari refuse de suivre les ordres qu'elle lui donne ; il s'est réfugié dans un arrière-cabinet et a quitté ses livres de commerce pour étudier Jean-Jacques et apprendre par cœur la charte ; la conversation habituelle a changé de sujet : on ne parle plus des affaires des voisins, du cours du pain et du répertoire de la Porte-Saint-Martin ; il n'est question que de droits et de devoirs, du taux de la rente et des nouvelles de Constantinople ; Madame s'étant permis de parler mal d'une pratique qui ne la payait pas, son digne époux lui a fermé la bouche en disant : « Il paie mal à la vérité, mais il vote bien, et cela » suffit dans un gouvernement représentatif. »

D'où viennent ces changemens et qui a introduit ces nouvelles idées ? On le devine aisément ; M^r Devigny est électeur ; à ce titre il se croit un grand personnage, un homme d'état, et une femme, qui ne concourt point à la nomination des députés, doit désormais le traiter avec respect et vénération.

Les brochures pleuvent dans la maison depuis un mois : il en vient de toutes les façons. Le pauvre marchand cherche à les concilier ensemble ; il ne devine pas la cause de tant de contradictions, mais il est tout glorieux de ces fragmens de bibliothèque qui lui arrivent *gratis* et franc de port, et depuis lors il a supprimé le quart d'abonnement qu'il avait pris à un journal politique.

Le jour des élections il a quitté son magasin dès huit heures du matin : on aurait dit que sa présence était nécessaire au commencement des opérations. A son entrée dans le collège, il est abordé par ses amis qui vantent tout haut son mérite et sa science. Un agent de change, qui refuse ordinairement d'escompter son papier, vient lui prendre la main, et lui reproche la rareté de ses visites. Notre homme n'y tient plus. Il proteste de son dévouement et promet d'obéir à tout ce qu'on pourra lui demander.

Quelques minutes après, Devigny est abordé par un chef de bureau près duquel son fils travaille comme surnuméraire : « Ah! ça, lui dit le fonctionnaire, nous comptons » sur vous. Voici le nom du député qu'il faut élire. » Devigny froncé le sourcil, et déclare qu'il croirait trahir son pays en inscrivant ce nom sur son bulletin. « Vous le connaissez donc? lui demanda son interlocuteur. — Non, mais » on m'a dit de ne point le nommer, et cela doit suffire à » la conscience d'un bon citoyen. — A la bonne heure! » réplique le chef de bureau en lui tournant le dos.

Devigny a assisté à toutes les opérations. Le député proclamé est celui pour lequel il a voté; il s'en retourne tout fier. « Je viens de faire un député, s'écrie-t-il du plus loin » qu'il aperçoit sa femme. Si tu savais quel rôle j'ai joué » et comme on m'a fêté. En vérité, c'est le plus beau jour » de ma vie. »

Le lendemain, le marchand ayant besoin de quelques avances, va demander ce service à l'agent de change qui l'avait tant caressé, et qui le refuse sèchement. Son fils revient de son bureau, où il n'a pas été reçu. « Diable! dit » Devigny; mais c'est égal, je suis content de moi, et il me » suffit d'avoir bien rempli mon devoir de sujet souverain, » comme dit le citoyen de Genève. »

Les études politiques de M. l'électeur n'ont pas été perdues pour lui; il a établi chez lui le gouvernement constitutionnel. Il se nomme roi, et, malgré son amour pour l'égalité, il s'attribue toute la puissance. Sa femme doit composer la chambre des pairs, et ses enfans la chambre des députés. La domestique, quand elle aura quelque sujet de plainte, pourra user du droit de pétition. Il n'introduit qu'une seule différence. Il entend être seul le directeur des finances; son fils le surnuméraire ayant lu la charte, et prétendant voter l'impôt, il prononce la dissolution des députés, en se réservant *in petto* de ne les rassembler jamais. Déjà l'arbitraire s'est emparé de cette petite monarchie représentative, et, au train dont vont les choses, il est à parier, qu'avant deux mois, le pauvre Devigny, ennuyé des criailleries de sa femme, des plaintes de ses enfans, des pétitions de la vieille Brigitte, jettera au feu le *Contrat-Social* et toutes ses théories, et reprendra le genre de vie

qu'il a suivi pendant cinquante ans, et où il était cent fois plus heureux!

COURS THÉORIQUE ET PRATIQUE

DE LECTURE A HAUTE VOIX,

Offert aux deux sexes par M. Galland (1).

Nous avons déjà, plusieurs fois, annoncé à nos lectrices, avec tout l'intérêt qu'il mérite, le cours de lecture à haute voix de M. Galland, professeur de littérature depuis vingt-cinq ans, membre de la société grammaticale de Paris, etc. Nous revenons, cette année et pour la dernière fois, sur les avantages inappréciables de ce genre d'instruction, qui est, pour ainsi dire, le complément d'une bonne éducation. Bien parler, bien lire, sont, même dans le monde, des talens rares qu'on ne saurait trop encourager. M. Galland, toujours déterminé par des pensées d'utilité générale, a voulu se survivre à lui-même, en offrant à la jeunesse, dont il a été long-tems l'ami, l'instituteur, le mentor, un ouvrage où il a rassemblé, pour les deux sexes, un cours complet d'instruction. Cet ouvrage, qui est à sa seconde édition, forme aujourd'hui 8 vol. in-12. Toutes les parties qui le composent sortant de la même plume, sont nécessairement traitées dans la même forme et avec la même méthode. Les 8 vol. se vendent ensemble ou séparément, chez l'auteur, où l'on trouvera aussi un prospectus détaillé de l'ouvrage et de ses différens prix, soit qu'on le prenne en parties détachées, soit qu'on le prenne dans son entier. Nous ne saurions trop insister sur l'utilité et les avantages de ce cours complet d'instruction.

MÉLANGES.

— THÉÂTRE DES NOUVEAUTÉS. Ce sera, pour les habitants du quartier de la Bourse, une véritable nouveauté

(1) Rue Saint-Honoré, N° 256, près le Palais-Royal. Ce Cours, le 5^e et dernier, commencera le 1^{er} décembre prochain, à 7 heures du soir; pour les conditions, les jours, les heures, se procurer chez M. Galland lui-même, un prospectus.

que de voir la foule se porter à ce théâtre; la gloire de ce miracle n'a pas été réservée au *Morceau d'Ensemble*. Lors de la première représentation de cette pièce, la salle, déserte, n'offrait aucune distraction à l'ennui des spectateurs, que le froid seul pouvait préserver du sommeil. Nous conviendrons cependant que lorsqu'il nous a été possible d'écouter, nous avons reconnu dans le débutant, M. Brice, quelque talent comme chanteur : sa voix est pure et flexible; mais il lui reste encore beaucoup à faire comme acteur.

— ODÉON. Le choix des pièces et le concours des acteurs du Gymnase et de l'Académie Royale de Musique, auxquels s'était adjoint M. Abbott, avait rendu attrayante la représentation donnée à l'Odéon au bénéfice de madame Dupetit-Méré. Sans les circonstances qui ont affligé la capitale, le public aurait sans doute répondu avec plus d'empressement à l'appel qui lui était fait en faveur de la famille d'un homme qui mérita l'estime publique.

— M^{lle} Hirté continue ses débuts à l'Opéra-Comique; c'est une actrice qui promet comme chanteuse et qui mérite d'être encouragée.

— L'Académie Royale de Musique ayant fait contracter un engagement à M^{lle} Demeri, cette jeune cantatrice, qui a obtenu en Italie les plus brillans succès, va incessamment débiter par le rôle d'Anaï dans l'opéra de *Moïse*.

— Les succès de *M. Botte*, au Vaudeville, et de *la Halle au Blé* se consolident chaque jour.

— A une époque où la gastronomie exerce une si grande influence dans la société, il est intéressant de recueillir des notions historiques sur tout ce qui concerne cette science si utile. Un journal nous fait connaître que le premier dindon importé en France a été mangé à Mézières en 1571, aux noces de Charles IX avec Elisabeth, fille de l'empereur Maximilien.

ANNONCES.

— A l'époque où les douleurs de dents se font ordinairement le plus sentir, nous rappelons un véritable spécifique nommé le PARAGUAY-ROUX, que M^l. Roux et Chaix, pharmaciens de la direction générale du mobilier de la couronne, rue Montmartre, n^o 145, ont inventé depuis quelques années; un morceau d'amadou imbibé de cet élixir et

placé sur une dent malade calme sur-le-champ les douleurs les plus aiguës. L'éloge qu'en font tous ceux qui en ont fait usage, et le grand nombre de dépôts qui sont demandés de toutes parts, attestent le succès de ce précieux baume.

— Les colliers et boucles d'oreilles en ambre fin taillé, reprenant faveur, on en trouve en quantité et beaucoup d'autres objets *au Dépôt d'Ambre*, rue Meslay, N° 20, à l'entresol.

— L'EAU SPIRITUEUSE de M^{me} Husson, pour fortifier la racine des cheveux et en arrêter la chute, et son spécifique surnommé le PHÉNIX, pour calmer les douleurs des cors aux pieds et les faire fondre en peu de jours, continuent à obtenir la plus grande vogue, et nous ne saurions trop en recommander l'usage.

Les dépôts sont chez MM. Dégénétrix, rue St-Honoré, N° 309; Painblanc, rue du Marché-Neuf, N° 26; Hedouin, rue St-Antoine, N° 132; M^{me} Husson, rue Culture-Ste.-Catherine, N° 62; et au bureau du PETIT COURRIER DES DAMES.

AVIS ESSENTIEL.

Nous rappelons aux personnes qui auraient quelques réclamations à adresser au Petit-Courrier, que l'Administration ne recevra que les lettres franches de port.

On s'abonne aussi : Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du *Petit Courrier des Dames*, Rue Richelieu, N° 47 bis, et rue Saint-Louis, N° 46, au Marais, à Paris.

Chez tous les libraires et imprimeurs des départemens, et chez les directeurs des postes.

A Amsterdam, Chez GABRIEL DUFOUR et C^{ie}, libraires, sur le Rokin.

A Londres, Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au Salon Littéraire, à Strasbourg.

A ce Numéro sont jointes les Planches 514 et 515.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St-Louis, n° 46, au Marais.